

naient tour à tour ; ils étaient émerveillés et effrayés ; ils saluaient le nouveau venu et sa suite de la manière la plus grotesque. "Dès qu'ils étaient devant nous, rapporte Livingstone, ils se jetaient sur le dos, se roulaient par terre et se frappaient la partie extérieure des cuisses en exprimant leur satisfaction. Cette méthode de haute politesse m'est particulièrement désagréable, et je m'égosille à leur crier : "Finissez donc, je n'ai pas besoin de tout cela." Mais ils s'imaginent que je ne me trouve pas assez bien accueilli ; et plus ils me voient mécontent, plus ils se roulaient avec fureur et se frappaient les cuisses avec violence..."

Le gouvernement des Banyai est remarquable en ce qu'il présente une sorte de république féodale. Le pouvoir est électif. A la mort du chef, on va chercher un nouveau prince, soit dans la tribu, soit chez un peuple voisin. Il est d'usage que le nouveau Numa refuse l'honneur qu'on lui propose ; il ne s'en trouve pas digne ; il est inexpérimenté ; il se déclare, avec une apparente modestie, incapable de remplir une charge aussi élevée. Sollicité, il accepte toujours ; il prend possession des biens de son prédécesseur et adopte toutes ses femmes, voulant ainsi avoir tous les avantages et tous les tourments de celui qu'il remplace.

Avant d'atteindre le but extrême de son voyage, l'embouchure du Zambèze, Livingstone franchit un territoire gouverné par un despote très-hostile aux étrangers, et qui lui envoya deux de ses ministres, sans doute les premiers espions du royaume.

— A quelle nation appartiens-tu ? demandèrent-ils au voyageur.

— Je suis citoyen anglais.

— Anglais ? Anglais ? reprirent les deux ambassadeurs avec étonnement ; nous ne connaissons pas cette tribu ; nous n'en avons jamais entendu parler ; habite-t-elle loin d'ici ?

Il aurait fallu faire un cours de géographie à ces diplomates, comme à tant d'autres. Livingstone se contenta de répondre :

— Oui, loin, bien loin d'ici.

Le récit des voyages n'est pas seulement attrayant parce qu'il initie aux mœurs des peuples ; mais que de fois aussi pouvons-nous en tirer de bonnes leçons de modestie ! Nous nous croyons les maîtres du monde, et l'on ignore jusqu'à notre nom !

Grâce à son âme généreuse, à ses principes d'équité, à ses qualités essentielles, Livingstone était devenu l'ami, le père des indigènes makololo qui l'accompagnaient. Il était respecté, adoré de tous.

Arrivés à peu de distance de l'Océan, ils apprirent qu'il fallait se séparer. Ce fut une immense douleur pour les sauvages de l'escorte ; ils se jetaient aux pieds du voyageur pour le supplier de les emmener. Livingstone n'y consentit pas ; il comprenait que le climat froid et humide de l'Angleterre pourrait être extrêmement dangereux pour ces enfants du cœur de l'Afrique, habitués à une chaleur continuelle ; il voulut bien cependant faire une exception en faveur d'un naturel au tempérament vigoureux, et qui paraissait plus encore que ses compagnons désireux d'entreprendre le voyage ; — mais, à la vue de la mer, de la vaste mer, le pauvre Africain demeura confondu. Lorsqu'on eut mis le pied dans une chaloupe pour gagner le navire, sa crainte se transforma en terreur, presque en démence. Sur le pont du vaisseau, il se calma quelque peu ; mais tout était tellement nouveau pour lui, que sa faible intelligence supportait difficilement une telle succession d'idées.

— Quel singulier pays ! disait-il parfois ; de l'eau, rien que de l'eau !

A l'Ile Maurice, l'étonnement du sauvage fut à son comble ; mais la tension d'esprit était devenue trop forte, il perdit la raison pendant la nuit ; il se blottit dans une chaloupe et s'écriait lorsque Livingstone voulait l'approcher :

— Non ! non ! je dois mourir seul ! Vous ne devez pas mourir, vous ! N'approchez pas ou je me jette à l'eau.

Les matelots voulaient l'enchaîner, Livingstone s'y opposa ; il espérait qu'à force de soins il le ramènerait à la raison. Malheureusement, le lendemain le sauvage était pris d'un accès de folie furieuse ; il voulut frapper un des passagers, et tout d'un coup s'élança dans la mer ; il suivit la chaîne du navire sans essayer de lutter contre les flots ; il voulait mourir ; il fut en effet

englouti dans les vagues. La civilisation, ou plutôt l'avant-garde de la civilisation, l'avait tué.

Quelques semaines après, Livingstone revoyait l'Europe ; les témoignages d'estime, d'admiration, ne lui firent pas défaut. Il était parti inconnu, ignoré de tous ; il rentrait dans sa patrie précédé de la réputation.

Mais dix-sept années passées au cœur de l'Afrique l'avaient complètement éloigné du courant de la civilisation ; il était devenu presque aussi sauvage que les indigènes eux-mêmes. Il se trouvait singulièrement embarrassé de dissenter et d'écrire dans sa langue maternelle. Le dialecte Makololo finissait par lui sembler plus aisé que la langue de Shakspeare. N'importe ! Il se mit courageusement à la grammaire anglaise, et parvint, à force de travaux, à publier le bel ouvrage connu sous le titre de *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe* de 1840 à 1856.

"Je crois, disait-il en l'achevant, que j'aimerais mieux traverser de nouveau le continent africain que de publier un second volume !"

Livingstone n'est donc pas un littérateur ; ses phrases se heurtent, ses mots se répètent, ses faits sont exposés sans grâce ; mais la vérité apparaît d'un bout à l'autre dans toutes les pages qu'il signe. S'il commet quelque erreur, c'est toujours à son insu. Il a, sur la véracité des témoignages exprimés par les voyageurs, une opinion qui ne cadre pas avec celles de la plupart de ses confrères. La probité de l'écrivain et la loyauté de l'homme du monde sont, suivant lui, inséparables, — et il n'a raison. Prétendre qu'il y a deux morales, c'est n'en reconnaître aucune.

Il attache à l'authenticité parfaite de ses récits une tradition d'honneur dont le germe date de loin dans sa famille. Écoutez ce qu'il dit à ce sujet dès le début de son premier ouvrage : "Un de mes aïeux prononça ces mots en mourant : "J'ai, pendant ma vie, recherché avec le plus grand soin toutes les traditions qui se rattachaient à notre famille, et je n'ai jamais découvert que, parmi nos ancêtres, il y ait eu un malhonnête homme. Si donc, un jour, quelqu'un d'entre nous ou l'un de nos descendants venait à faire quelque mauvaise action, cela ne serait pas parce que le germe en était dans son sang, et ses torts n'appartiennent pas à la famille. Soyez honnêtes, c'est le précepte que je vous lègue !" C'est pourquoi, ajoute Livingstone, s'il m'arrive de commettre quelques méprises, j'espère que l'on voudra bien les considérer comme une erreur involontaire et non pas comme une preuve que j'ai oublié la recommandation de mon aïeul."

S'il se fût reposé après avoir accompli ce grand trajet de plusieurs milliers de lieues à travers des régions presque constamment inexplorées, il aurait, par cela seul, certainement mérité une place d'honneur parmi ceux qui ont le plus fait pour l'avancement de la géographie africaine ; — mais une fois qu'on est mordu au cœur par la passion des voyages, on y revient avec obstination jusqu'à la mort. — A peine de retour, le célèbre missionnaire songeait à reprendre le cours de ses aventureuses entreprises ; il méditait de tenter une exploration encore plus difficile que les précédentes. Ses efforts, couronnés de succès, lui ont définitivement valu le premier rang.

Dans un prochain numéro nous exposerons les deux derniers voyages de Livingstone. L'itinéraire de celui que nous venons de décrire rappelle assez un Y. La partie inférieure de la lettre, jusqu'au point d'intersection, représente le trajet du Cap au pays des Makololo, point central des explorations du docteur ; des deux lignes adjacentes, celle de gauche représente le voyage à Loanda, sur l'Atlantique ; et celle de droite, l'itinéraire de Linyanti à l'Océan indien.

Bientôt nous aurons à nous transporter encore dans les mêmes parages, mais surtout au nord du Zambèze. Nous osons promettre au lecteur une belle moisson d'anecdotes, d'incidents dramatiques et d'aventures.

RICHARD CORTAMBERT.

Musée des Familles.